

Traité de la douceur

dans l'esprit du Père de Montfort



Présentation

On sait que saint Louis-Marie Grignon de Montfort, qui avait un tempérament très vif, était devenu, à la fin de sa vie, un ange de douceur. Pie XII l'a souligné à l'occasion des cérémonies de la canonisation en 1947. Ce fut le combat spirituel et personnel de toute sa vie et le Bon Dieu a voulu souligner cette victoire par un fait providentiel : le dernier sermon que Montfort a donné à Saint-Laurent-sur-Sèvre est le célèbre sermon sur *L'amour et la douceur de Jésus* (*Œuvres complètes*, Editions du Seuil, pp. 1718-1726). Le fond de son exposé se trouve dans *L'Amour de la Sagesse éternelle* (n^{os} 117 à 132). Il en a même ramassé tous les éléments dans le cantique sur *Les charmes de la douceur* (cantique n^o 9 des *Œuvres complètes*, pp. 914-921).

Montfort avait, indubitablement, été frappé par l'enseignement de la Sagesse éternelle incarnée : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur ». Cette douceur, il l'a acquise au contact de la Vierge Marie, *Inter omnes mitis, Douce entre toutes*, comme le dit si bien l'*Ave maris Stella*. La douceur est donc, il faut le dire, une vertu éminemment « montfortaine ». C'est pourquoi, il m'a semblé intéressant de reproduire, à partir du mois prochain, l'opuscule de l'abbé G.-T. Carron intitulé *La Douceur* (avec *imprimatur*).

L'abbé G.-T. Carron naquit à Rennes le 23 février 1760. Son active charité ne l'empêcha pas de se livrer aux exercices de son ministère, ainsi qu'à la composition d'un grand nombre de pieux ouvrages. Il mourut à Paris le 15 mars 1821. Son opuscule sur *La Douceur* est extrait de son ouvrage intitulé *La vertu parée de tous ses charmes*.

Abbé Guy Castelain+, F.S.S.P.X.

I. Introduction.

1. Le caractère violent détruit toute l'amabilité de la vie domestique.

Rien, sans doute, n'est plus intéressant, pour une âme sensible, que les nœuds sacrés formés entre les hommes, par la main de leur Créateur, que ces engagements solennels pris au pied des autels du Dieu de la paix et de l'Amour. Heureux serments, si on les a prononcés dans les dispositions vertueuses, si on y est fidèles ! Salutaires serments, qui font attacher un si grand prix au titre respectable d'époux, au titre vénérable de mère, et qui concentrent toutes les affections dans le fils chéri dont l'existence resserre plus efficacement les liens déjà formés ! Ce sont des cœurs qui vont respirer les uns pour les autres, qui n'auront d'autre désir que celui de se rendre des services mutuels ; sentiments qui se manifesteront sans cesse, par leurs caresses, par leurs égards, par leur silence même, souvent plus éloquent que les paroles. Ce tableau est ravissant.

Mais hélas ! Toutes les familles l'offrent-elles à nos regards charmés ? Quand cet ensemble d'êtres si étroitement unis nous présente un commerce de procédés plein de complaisance et d'indulgence, des mœurs aimables et pures, et un échange de marques réciproques d'affection, je vois alors dans cette société une image délicieuse de la Jérusalem céleste. Mais supposons un époux fâcheux, une épouse acariâtre, un père inflexible, une mère faible, des enfants indociles, des serviteurs indolents ; alors que nous retrace cette union, sinon

l'affreuse peinture des tourments des damnés ? Et qui attire sur tant de familles de longues et terribles infortunes ?

Hélas ! Contemplez un membre de l'une de ces familles : il est d'un caractère emporté, furieux dans ses éclats, incapable ni de se retenir, ni de se combattre, et toujours le vil esclave de son penchant. Voilà le méchant qui a troublé une si belle harmonie ; voilà l'incendiaire, qui met sans cesse le feu dans la maison. Au milieu de ses accès de rage, il est semblable aux démons ; ses yeux étincelants, son visage décomposé et couvert d'une pâleur mortelle, ses mots précipités comme un torrent, et dépourvus de sens et de raison, ses gestes menaçants, sa marche incertaine, souvent ses horribles jurements, ses imprécations blasphématoires, tout fait horreur en sa personne.

Cette fièvre brûlante, s'il s'en laisse plusieurs fois attaquer, lui ôtera à jamais toute son amabilité de caractère ; ses moments de calme seront courts, et enfin un air sombre et mécontent, un coup d'œil incertain, des paroles sèches, mille manies, mille caprices achèveront d'ôter à cet infortuné les qualités heureuses dont la Providence avait peut-être enrichi son âme. Je ne dis pas qu'il en vienne tout à coup à cette extrémité. Mais du moins j'assure que les progrès d'une passion presque jamais contrariée, l'y entraîneront insensiblement.

Hélas ! Contemplez un membre de l'une de ces familles : il est d'un caractère emporté, furieux dans ses éclats, incapable ni de se retenir, ni de se combattre, et toujours le vil esclave de son penchant.

Voilà le méchant qui a troublé une si belle harmonie ; voilà l'incendiaire, qui met sans cesse le feu dans la maison.

Au milieu de ses accès de rage, il est semblable aux démons ; ses yeux étincelants, son visage décomposé et couvert d'une pâleur mortelle, ses mots précipités comme un torrent, et dépourvus de sens et de raison, ses gestes menaçants, sa marche incertaine, souvent ses horribles jurements, ses imprécations blasphématoires, tout fait horreur en sa personne.

Cette fièvre brûlante, s'il s'en laisse plusieurs fois attaquer, lui ôtera à jamais toute son amabilité de caractère ; ses moments de calme seront courts, et enfin un air sombre et mécontent, un coup d'œil incertain, des paroles sèches, mille manies, mille caprices achèveront d'ôter à cet infortuné les qualités heureuses dont la Providence avait peut-être enrichi son âme.

Je ne dis pas qu'il en vienne tout-à-coup à cette extrémité ; mais du moins j'assure que les progrès d'une passion presque jamais contrariée, l'y entraîneront insensiblement.

II – Ce caractère est incapable de goûter les charmes de l'amitié.

Est-il besoin d'examiner quelle sorte d'avantages un caractère d'une trempe aussi funeste pourrait recueillir du sentiment de l'amitié ?

L'amitié, cette vertu descendue du Ciel, pour adoucir les malheurs de l'homme, pour lui procurer de pures et vives jouissances.

L'amitié qui nous fait vivre dans un autre, qui nous fait rencontrer en lui non seulement un frère, mais même une portion de nous-mêmes.

Ce beau sentiment qui se manifeste par une bienveillance continue, par des égards pleins d'une aimable et ingénieuse délicatesse, par des procédés désintéressés, généreux, par des sacrifices offerts avec magnanimité et chaque jour renouvelés avec la même persévérance.

L'amitié qui ne connaît point d'objection du moi personnel, qui se retranche toute, qui s'oublie, se tourmente, et va même jusqu'à compter pour rien la vie, dès qu'il s'agit de servir et d'obliger celui qui est l'objet de tant de soin.

Quoi ! cette délicieuse affection serait goûtée, recherchée par l'homme qui, violent et emporté, mais doué d'un sens droit, d'un esprit juste et d'un cœur honnête, voudrait contracter avec un homme semblable cette étroite alliance !

« Avant de prendre un ami, éprouvez-le » nous dit le Sage.

Et comment résistera-t-il à une pareille épreuve, celui qui n'est pas le même un quart d'heure de suite ; celui qui, dans ses accès de fureur, méconnaît la voix du sentiment, et se montre insensible à l'autorité d'un père, aux pressantes représentations d'une mère, ou à la tendresse d'une épouse ?

Est-on né pour l'amitié, quand on se rend indigne d'éprouver les innocentes affections de la nature ?

Cette vertu est une communication continuelle et réciproque de biens et d'avantages ; mais que présenterait en retour l'homme colère à celui qui lui aurait donné son cœur, cet homme si dénué des qualités propres à nous captiver, et qui sont l'apanage des cœurs faits pour l'amitié ?

Non, une association formée par ce sentiment est trop noble, exige un trop parfait assortiment, pour que l'homme violent puisse jamais obtenir le doux titre d'ami.

Il en fut sans doute bien indigne celui dont un sage nous trace une si hideuse peinture.

Galien raconte qu'étant jeune, il vit un homme fort empressé, qui courait avec beaucoup de précipitation pour ouvrir une porte ; il s'arrêta, et voulut le considérer à loisir.

Cet homme faisait des efforts extraordinaires pour ouvrir cette porte : mais plus il s'empressait, moins il réussissait.

Enfin après avoir longtemps tourné la clef de tous côtés, sans pouvoir entrer, il se mit dans une si furieuse colère, que, ne sachant à qui s'en prendre, il commença à mordre la clef et à donner de grands coups de pied contre la porte.

L'écume lui sortait de la bouche, et en même temps il vomissait contre le Ciel d'horribles blasphèmes ; il avait les yeux et le visage tout en feu, et l'on ne pouvait entendre sans horreur les éclats de sa voix et les cris épouvantables dont il faisait retentir l'air de toutes parts.

Galien qui, au commencement, riait de cette fureur, en fut à la fin tellement touché, que dès lors il fit une ferme résolution de ne se fâcher jamais, de peur de commettre lui-même ce qui lui avait fort déplu dans un autre.

III – Le caractère violent est en opposition avec le christianisme

Il s'agit surtout ici des droits sacrés qu'a sur nous le christianisme, donné aux hommes comme le chef d'œuvre de la Divinité. Croyez-vous que l'on puisse demeurer fidèle à sa loi en flattant une passion que proscrit chacune des pages de cette loi divine, et sous la première et seconde alliance ? Croyez-vous que l'Agneau pacificateur de Sion reconnaisse comme à lui, comme son image, l'insensé qui, s'il était possible, déshonorerait le plus une religion qui n'est que paix et qu'amour ? Quoi ! Celui qui, dans sa mission auguste, n'a prêché qu'humanité, que bonté, qu'indulgence, que charité brûlante, que support des plus grands pécheurs ; quoi ! Celui qui, pour mieux faire sentir aux hommes le prix d'un caractère doué d'une bienveillance universelle, a daigné, dans les actes de sa vie, nous en offrir un modèle parfait ; quoi ! Le fils débonnaire de David, qui, comme une brebis, s'est laissé égorger sans se plaindre ; quoi ! Celui qui fut le Sauveur de ses bourreaux, leur sublime intercesseur, ne frapperait pas d'anathèmes la violation presque continuelle que l'homme violent se permet de ses préceptes les plus sacrés !

II

Nature de la douceur chrétienne

La douceur, est bien de toutes les qualités, celle qui rend son caractère plein de charmes, et qui ajoute tant à la vénération qu'on lui porte.

Mais avez-vous réfléchi à la cause qui fait naître et conserve cette douceur angélique ; aux principes qui la rendent chrétienne, solide et sincère ?

Car il est nécessaire de distinguer la douceur que je désire faire aimer, d'avec cette douceur bonne en soi sans doute, que l'on pratique dans la société, mais qui n'est qu'une douceur de commande et de pure bienséance.

Oh ! Je vous livre de tout mon cœur cette bizarre et prétendue douceur : les âmes vraiment pieuses ne la connaissent point, et cette bienveillance grimacière ne convient qu'à ces assemblés brillantes où tout fait scène, où tout est faux, où la vanité cache ses prétentions sous le masque d'une apparente modestie.

Cette douceur ne peut appartenir qu'à un genre de personnes.

Laissez-moi donc vous dépeindre la douceur chrétienne, vous développer, avec la clarté que j'y pourrai mettre, ce qu'elle est précisément en elle-même, et ce qu'elle n'est pas ; ainsi je vous conseillerai avec cette excellente vertu, l'un des plus beaux ornements de l'âme religieuse, et qui, telle qu'un superbe diamant, rehausse le prix de toutes les autres vertus qui forment le caractère distinctif du chrétien.

I – L'homme doux ; le chrétien doux

D'abord, pour donner une idée juste de la douceur véritable, je vengerai les intérêts de ceux qui sont réellement doux, et que l'on confond injustement avec ceux dont la douceur n'est qu'illusoire.

Il n'est pas impossible de trouver un homme qui ait ensemble l'esprit doux et l'humeur inégale.

Ce mélange peut entrer dans le caractère du distrait, et de tout autre dont un incident préoccuperait l'attention ; mais, en général, il y a peu de personnes très inégales qui soient fort douces.

Il est aussi des genres différents, ou des degrés variés d'inégalité. Dès qu'elle a dégénéré en caprice, elle tourne en habitude et devient souvent brutalité.

L'homme égal et doux est celui qui, toujours le même, toujours tranquille, évite avec soin l'occasion de faire de la peine.

En ce qui ne contrarie ni les maximes de la morale, ni les principes de la religion, il est disposé à penser comme je pense, à agir comme j'agis ; il entre dans mes vues et dans mes goûts, et ne cherche constamment qu'à me faire plaisir.

Voilà, je ne dirai pas l'homme doux, mais le chrétien vraiment doux !

Vous semble-t-il encore que la douceur de caractère puisse devenir dans le disciple de l'Évangile une vertu suspecte ?

J'avance avec confiance que, dans toutes les circonstances, elle sera toujours une vertu.

II – Qu'est-ce que la douceur ?

La douceur, ou la mansuétude, n'est pas qu'une passion, mais une vertu qui comprime ou modère la colère, lorsque nous nous sentons irrités contre ceux de qui nous avons reçu quelque injure.

Elle est différente de la clémence, en ce que celle-ci consiste proprement à adoucir le châtement que mérite un criminel, ou celui qui nous a offensés injustement ; au lieu que la mansuétude, ou la douceur, apaise ou réprime entièrement la colère.

Ces deux vertus, douceur et clémence, sont différentes dans leur objet, et dans leur effet, quoiqu'il ne soit pas rare qu'on les confonde.

La douceur est le fruit précieux d'une invincible patience, d'une profonde humilité, d'une mortification continuelle de nos passions.

Cette aimable vertu retient ces mêmes passions si parfaitement assujetties à la raison, qu'elle ne leur permet pas le moindre mouvement déréglé.

Elle est à l'épreuve de tous les maux, de tous les outrages, de tous les accidents de cette vie : c'est une vertu qui renferme ou suppose presque toutes les autres.

Elle n'est ni l'effet d'un esprit plus lent à concevoir, ni celui d'un naturel heureux, ni celui d'une bonne éducation ou d'une honnêteté naturelle, quoiqu'il y ait des caractères doués de grandes dispositions pour l'acquérir ; c'est une effusion du Saint-Esprit dans nos âmes.

Mais, dirais-je toute ma pensée ? Il n'y a qu'un enfant de la vérité, qu'un disciple de Jésus-Christ, qui puisse posséder cette vertu, et l'on n'est pas véritablement chrétien quand on renonce aux biens dont elle nous fait jouir.

III – La douceur considérée dans l’Etre suprême, et puis dans sa créature.

Pourriez-vous confondre cette douceur avec une qualité ignoble qui ne peut appartenir qu’à des sujets médiocres, et qui ne saurait inspirer rien de grand ?

La douceur, dit excellemment saint Ambroise, appelé dans l’homme l’humanité, est en Dieu l’un des plus beaux attributs de la Divinité.

Voir un Dieu, aussi puissant que le nôtre, souffrir tout ce qu’il endure des impies, et, malgré leur insolente et détestable impiété, conserver pour eux un cœur de père, faire luire sur eux son soleil, les prévenir de ses bienfaits, les combler de ses grâces, n’est-ce pas ce qu’il y a de plus admirable dans le souverain Maître de toutes choses ?

Si j’ose parler ainsi, tout le reste ne m’étonne point ; qu’étant Dieu, il soit éternel, c’est une conséquence de son être qui ne surprend point ma raison :

Mais qu’étant Dieu, il soit patient jusqu’à l’excès, et comme insensible aux injures qu’il reçoit, que même il fasse participer à son amour les auteurs de ces outrages, et qu’il les recherche, c’est ce que j’ai peine à comprendre.

Atterrés par la majesté du Très-Haut, abaissons humblement nos regards pour contempler cette vertu dans la créature humaine.

La douceur chrétienne n’est qu’une certaine constitution de l’homme intérieur, qui le rend soumis à Dieu, tranquille en lui-même et bienfaisant à l’égard du prochain.

Elle répand ainsi son influence sur les autres vertus, réglant les entreprises de la force, modérant l’extrême sévérité de la justice, inspirant du courage à l’humilité, corrigeant les excès du zèle, dépouillant la charité de toute affection personnelle, pour lui en donner d’universelles.

Ah ! quel être, que l’homme débonnaire et doux ! Que sa vertu l’élève à un éminent degré de perfection !

« Le saint-chrême, disait l’ange de Genève dans son style naïf et enchanteur, est composé d’huile d’olive et de baume, qui nous représentent la douceur et l’humilité.

L’humilité perfectionne l’homme dans ses devoirs envers Dieu, et la douceur le perfectionne dans ses devoirs envers la société.

Le baume, qui prend les dessous parmi toutes les autres liqueurs, nous marque l’humilité.

L’huile d’olive, qui prend le dessus, nous représente la douceur qui met l’homme au-dessus de toutes les peines, et qui excelle sur toutes les vertus, parce qu’elle est la fleur de la charité ;

Celle-ci, dit saint Bernard, n’a toute sa perfection que lorsqu’elle joint la douceur à la patience.

IV - Une douceur toute humaine nuit dans les personnes en autorité.

Puissent ces idées lumineuses nous conduire à une connaissance exacte de la douceur !

Quand l’Apôtre la place parmi les caractères du zèle il ne faut pas entendre cette condescendance outrée qui nous rend si complaisants envers nos frères, si attentifs à éloigner ce qui pourrait les contrister, à nous concilier leur affection, à les rendre contents de nous-mêmes, à ne leur parler jamais qu’un langage de paix et de miséricorde.

De sorte que loin de les effrayer sur une conduite criminelle, nous les rassurons et leur ménageons dans cette douceur, une ressource contre les alarmes secrètes de leur conscience.

Ce défaut pernicieux peut venir de deux sources : ou d’un caractère de faiblesse et de timidité, qui nous soit naturel, ou de l’ignorance de la sévérité des règles saintes.

C’est-à-dire, ou de ce que notre douceur ne nous permet pas de faire usage de nos lumières, ou de ce que nos lumières elles-mêmes sont fausses et puisées dans des sources infidèles.

Dans la première classe, placez certains personnages en autorité, éclairés, pénétrés des principes de la morale chrétienne ; mais qui, quoique pourvus de ces moyens, sont si incapables, par leur caractère faible, de rien de ferme ou de généreux.

A peine ont-ils la force de dire à un pécheur, ainsi que le prophète Nathan le disait à David : vous êtes cet homme.

Ils craignent de l’affliger en lui exposant l’horreur de son état : la douceur du miel sort de leur bouche, tandis qu’il devrait en sortir des foudres et des éclairs.

Ce n'est pas cette douceur que l'Apôtre nomme la douceur du zèle et de la charité ; c'est plutôt dans toute personne en autorité, dans le père, dans le chef de famille, lâcheté d'un cœur que rien ne réveille et n'élève, et que dans les grands intérêts de la gloire de Dieu et du salut de nos frères laissent froid et indifférent.

Cette douceur n'est qu'une affection de timidité et de paresse, qui nous fait craindre également ce qui pourrait altérer notre repos, ou troubler celui des autres, et qui donne toujours à nos réprimandes et à nos instructions la teinte molle de l'insensibilité et la quiétude de l'âme.

Rien de tout cela, ne ressemble à la douceur du zèle et de la charité, qui est le fruit de l'Esprit Saint ; car la douceur que je viens de décrire n'appartient qu'au tempérament et à la nature.

V – Douceur erronée

Ce serait vous méprendre encore davantage, que de confondre cette douceur avec la condescende qui, appuyée sur une vaine science, substitue de fausses règles de conduite à l'austérité des règles de l'Évangile :

Qui préfère des opinions modernes et tout humaines, aux maximes des saints, à la doctrine ancienne et à l'esprit du christianisme.

Cette bénignité est une douceur cruelle qui, loin de guérir, donne la mort ; c'est une science ténébreuse qui cherche à pallier les crimes, non à les corriger : et qui, sous prétexte de ne pas désespérer les pécheurs, les autorise à espérer contre l'espérance.

C'est un perfide raffinement imaginé dans ces derniers siècles, dont les inventeurs, ne pouvant allier la sévérité des règles consacrées par une antiquité si reculée et si respectable, avec la corruption des mœurs d'aujourd'hui, ont tellement subtilisé sur la simplicité de l'Évangile, qu'ils se sont persuadés avoir trouvé de nouvelles règles plus analogues à nos mœurs, parce qu'elles sont plus favorables aux passions.

Ainsi à mesure que les mœurs ont changé, ils ont voulu changer des règles immuables, et ils ont réconcilié avec l'Évangile ce monde, contre qui l'Évangile ne cesse de prononcer des malédictions et des anathèmes.

Tout adoucissement qui ne tend qu'à justifier la corruption des hommes, est une barbarie que la charité abhorre ;

Ce n'est pas aimer nos frères, que de les flatter dans leurs désordres ; c'est leur déguiser et leur adoucir le poison, afin qu'ils puissent l'avalier sans répugnance ;

C'est laisser au fond de leur cœur l'ulcère qui le gangrène, et n'y appliquer que des remèdes palliatifs qui n'empêchent pas le mal de s'étendre, et ôtent seulement tout sentiment de douleur au malade.

VI – Que la douceur qui nous rend tous apôtres de nos frères

Quelle est, demande saint Jean Climaque, cette douceur qui fut propre aux apôtres, cette douceur victorieuse du monde et de ses erreurs, cette douceur enfin à laquelle l'Évangile attache pour récompense l'empire de la terre, c'est-à-dire la domination des esprits et la conquête des cœurs ?

C'est, répond le Père, une douceur plus qu'humaine, une douceur toute divine et semblable à celle du Sauveur ; aussi ce divin pasteur de nos âmes a dit, en instruisant ses apôtres et ses disciples :

Apprenez, non pas des hommes, non pas même des anges, mais de moi, qui suis votre Sauveur et votre Dieu, apprenez la douceur.

Pouvait-il leur marquer d'une manière plus simple et plus précise que cette qualité, qu'il leur donnait pour caractère, n'avait rien de naturel ni d'humain, puisqu'il la leur donnait comme l'abrégé de ses leçons, et le précis de ses exemples ?

Aussi, saint Jean Chrysostome nous dit-il, qu'il n'y a rien de plus violent ni de plus fort que cette bonté pastorale, et cette douceur apostolique, qui a soumis l'univers au joug de Jésus-Christ.

VII – Notre douceur doit être une douceur active

Quel malheur, si nous allions prendre le change ; si, sous le nom de douceur, nous nous figurions une indolence sans mouvement et sans action, une douceur de représentation, une douceur ennemie du travail, et amie du repos !

Ce penchant, qui fait souvent tout l'attrait de tant d'âmes prétendues vertueuses, ne s'allie point à cet amour de l'humanité dont le cœur vraiment noble est animé.

Ah ! Pour être utiles à nos frères, surtout à ceux qui sont les dupes et les victimes de leurs passions déréglées, il faut une douceur, une bonté, je dirais volontiers pastorale.

Représentez-vous la douceur charitable du bon pasteur, tel que l'Évangile nous le dépeint, courant après la brebis égarée, et la rapportant sur ses épaules au bercail.

Les antres et les rochers retentissent de ses cris ; ses regards inquiets parcourent les forêts.

Les ronces et les épines ne peuvent arrêter ses pas ; il n'est point de lieux inaccessibles à sa tendresse : le jour se passe en recherche, et la nuit en sollicitudes.

Voilà l'image, non seulement du vrai chrétien revêtu de l'autorité, mais même jusqu'à un certain point, celle de toute âme sensible et religieuse qui aime les hommes, comme une portion d'elle-même, et comme ses cohéritiers des biens et des délices de la patrie céleste.

VIII – Que doit-on entendre par esprit de douceur ?

Maintenant que nous avons parcouru les diverses nuances qui distinguent la douceur de tout ce qui n'est pas elle ; qu'est-ce que l'esprit de douceur sinon un esprit de force, un esprit propre au christianisme, et qu'on peut appeler l'esprit universel de l'Église.

Esprit qui, tout héroïque et tout apostolique qu'il est, convient à tous les états, au vôtre même, aussi bien qu'à tous les autres.

Esprit qui s'acquiert avec le secours de la grâce, par le bon usage de tant d'occasions de mérites qui nous sont offertes et qu'il ne tient qu'à nous tous de nous ménager ?

Réprimer son humeur et supporter celle d'autrui ; se montrer obligeant, et pardonner les offenses ; recevoir les avis les plus durs avec docilité, et ne donner jamais les plus sages conseils avec aigreur.

Compatir aux infirmités ou aux malheurs du prochain, sans se plaindre soi-même.

S'acquitter fidèlement des actes de justice dont on est redevable ; ne pas omettre les œuvres de charité ;

En un mot, faire tout pour aller à Dieu, et pour y conduire les autres : ne sont-ce pas là des pratiques qui se présentent à toute heure ?

Ne nous avertissent-elles pas par leur retour continu, que la douceur et la force sont deux compagnes inséparables dans la vie chrétienne, et que leur union fait l'accord des devoirs, le concert des vertus, l'harmonie de la perfection, le charme de l'édification, l'enchantement de la sainteté même, et nous pouvons ajouter, toute la science du salut ?

IX – Contraste de la douceur humaine et de la douceur chrétienne.

Pour mieux sentir la vérité, et pour éviter plus sûrement l'erreur, mettons en contraste la douceur humaine ou la douceur du siècle, avec la douceur innocente, ou la douceur du ciel.

La première est une douceur qui naît de la faiblesse de l'esprit, plus que de la force de la raison ; de l'insensibilité, plus que de la bonté du cœur ; on excuse tout, parce qu'on ne voit rien ou qu'on ne sent rien.

On pourrait donc l'appeler alors douceur de mollesse et d'indolence.

On tolère, parce qu'il en coûterait plus pour réparer l'outrage, qu'il n'en coûte pour le souffrir, parce qu'on ne peut troubler le repos des autres, sans troubler cette tranquillité voluptueuse dans laquelle on aime à demeurer assoupi.

Cette douceur humaine sera encore aussi coupable dans ses motifs et ses effets : douceur affectée de parade et de commande : elle dissimule tout, elle ne pardonne rien.

Elle se montre sur le visage, elle n'est point dans le cœur.

Douceur politique : douceur cruelle et perfide ; on diffère la vengeance, afin de se venger plus sûrement ; on en cache le désir, pour en assurer le succès.

Celui qui fut offensé paraît oublier ses ressentiments ; l'auteur de l'offense perd le souvenir de sa faute, il ne pense point à se défendre, lorsqu'il est persuadé qu'on ne pense point à l'attaquer.

Ainsi par un raffinement meurtrier de douceur hypocrite, on endort sa vigilance en lui ôtant ses craintes, et on ne lui montre de l'amitié que pour l'immoler plus sûrement à sa haine ...

Douceur contrainte : on affecte une impassibilité, dont le crédit et la faveur d'un ennemi trop redouté, prescrivent de garder les apparences pacifiques ; on ne se pare aux yeux du public, d'une fausse générosité, que pour cacher son impuissance.

Douceur intéressée : on cherche à plaire, parce qu'on cherche à s'avancer, à s'élever, à s'agrandir ; or, pour réussir, il faut avoir des amis qui aident à la fortune, et n'avoir point d'ennemis qui nous suscitent des obstacles.

Douceur orgueilleuse : on trouve plus noble de punir celui dont on a à se plaindre, par le mépris que par la vengeance ; on craint d'honorer son ennemi, en faisant éclater sa haine ; de se déshonorer soi-même, en avouant sa faiblesse ...

Douceur stérile, qui ne fait aucun mal, mais qui ne fait aucun bien ; également incapable de plaire ou de déplaire, d'obliger ou de désobliger, de servir ou de nuire.

Sommeil léthargique d'une âme sans action, que les plus grands outrages laissent sans ressentiment, comme les plus grands bienfaits sans reconnaissance ...

Douceur de pure bienséance, de vaine ostentation, empressée à se montrer, quand il s'agit de se donner en spectacle ; accoutumée à se soutenir en public, à se démentir en particulier, ou qui épuise toutes ses complaisances auprès de l'étranger ou de l'inconnu, et se dédommage dans son intérieur de la violence qu'elle s'est faite à elle-même, sur une famille d'autant plus à plaindre que ses doléances seraient rejetées par le monde abusé.

Il ne verrait dans l'accusé que l'homme doux et poli, il ne verrait pas l'homme à humeur et à caprices ...

Douceur mondaine, de quelque principe qu'elle vienne.

Douceur toujours bornée à certains objets, à certaines occasions ; mille fois le masque tombe et laisse apercevoir un cœur agité, mécontent, plein d'aigreur et de dépit ...

O monde ! Voilà donc tes héros.

Grâce divine, offre-nous maintenant les tiens.

A cette douceur trompeuse, opposons la douceur chrétienne, la seule qui soit aimable et digne d'envie.

Douceur simple et naïve, qui se montre toujours facile et gracieuse dans ses formes, excepté lorsqu'elle est obligée de paraître sévère, afin de contenir, par l'autorité, ceux qui refusent de se rendre à ses tendres sollicitations.

Douceur sincère, qui renonce à la vengeance la plus facile, qui ne s'applaudit d'avoir entre les mains la destinée d'un ennemi, que pour le conquérir par des bienfaits.

Douceur pure et désintéressée qui se montre d'autant plus vive et plus tendre, qu'elle n'a rien à espérer et qu'elle peut avoir beaucoup à craindre.

Douceur humble et prévenante, qui ne rougit point de faire les premières démarches, de rechercher par la voie de la charité, ceux qui se sont éloignés par caprice et d'en solliciter une réconciliation qu'ils ne méritaient pas d'obtenir.

Douceur constante et inébranlable dans les épreuves les plus rudes, dans les conjonctures les plus embarrassantes, dans les situations les plus pénibles.

Toujours égale, toujours semblable à elle-même, elle voit tout changer, s'agiter, se bouleverser autour d'elle, sans que rien trouble sa tranquillité.

Voulez-vous un exemple des avantages et des mérites qu'elle répand sur une vie tout entière, contemplez un homme obscur et méprisable aux yeux de l'orgueil humain, en même temps qu'il est si recommandable aux yeux de la Sagesse divine.

Deux solitaires, ayant longtemps demandé à Dieu de leur faire connaître la manière de l'aimer et de servir parfaitement, entendirent une voix qui leur dit d'aller dans la ville d'Alexandrie, où ils trouveraient un homme nommé Euchariste, dont l'épouse s'appelait Marie, et qui, servant Dieu plus parfaitement qu'eux, leur apprendrait comment ils devaient aimer et honorer le souverain Maître de l'univers.

Ces solitaires, arrivés à Alexandrie, s'informèrent pendant plusieurs jours d'Euchariste sans rencontrer personne qui le connût.

Ils crurent s'être trompés, et prenaient le parti de s'en retourner, lorsqu'ils aperçurent une pauvre femme sur la porte de sa maison, et lui ayant demandé si elle connaissait un nommé Euchariste.

- C'est mon mari, répondit cette femme

- Vous vous appelez donc Marie ? lui dit les solitaires

- Mes pères, reprit-elle, qui vous a appris mon nom ?

- Nous l'avons appris avec celui de votre époux par une voix surnaturelle et nous venons ici pour lui parler.

Euchariste arriva vers le soir, conduisant un petit troupeau de moutons.

Aussitôt les solitaires l'embrassèrent, et le prièrent de leur dire quel était son genre de vie.

- je suis, leur répondit-il, un pauvre berger.

- Ce n'est pas ce que nous vous demandons, lui observèrent ces solitaires ; dites-nous la manière dont vous et votre épouse servez Dieu.

- Mes pères, c'est à vous de me l'apprendre ; je ne suis qu'un ignorant, qui ne sais ni aimer, ni servir Dieu.

- N'importe, lui dirent-ils, nous sommes venus ici de la part de Dieu, pour savoir de vous comment vous le servez.

- Puisque vous me l'ordonnez, répliqua Euchariste, je vous dirai que j'avais une mère craignant Dieu, qui, dès mon enfance, m'a recommandé de tout faire et de tout souffrir pour l'amour de Dieu ; j'ai suivi ce conseil dans ma tendre jeunesse ; j'obéissais pour l'amour de Dieu ; je souffrais la correction pour l'amour de Dieu ; je me privais de certains objets de sensualité si ordinaires aux enfants, ou de certaines récréations avec ceux de mon âge, pour l'amour de Dieu.

J'ai persévéré toute ma vie dans cette pratique, en m'efforçant de tout rapporter à Dieu ; le matin, je me lève pour l'amour de lui ; je fais ma prière et lui offre ma journée pour son amour ; je vais à l'ouvrage parce qu'il le veut, et je travaille pour l'amour de lui.

Je prends mon repos et mes repas pour l'amour de Dieu, qui me nourrit ; je me permets une courte récréation quand j'en ai besoin pour l'amour de Dieu, et pour le mieux servir. Je souffre la faim, le froid ou le chaud, ma pauvreté, mes maladies, les mauvaises années pour l'amour de Dieu.

Je n'ai point d'enfants, je vis avec mon épouse, comme avec ma sœur, et dans une grande paix.

Voilà tout ce que je fais, et Marie fait comme moi.

- Avez-vous du bien, lui dirent-ils ?

- J'ai peu de chose avec ce petit troupeau de moutons, que j'ai eu par la succession de mes pères : mais Dieu bénit le peu que je possède, et j'ai plus qu'il ne m'est nécessaire.

Je fais trois portions de mon revenu ; j'en donne une à l'Eglise, de l'autre, j'en soulage les pauvres et les passants ; et du reste, nous en vivons mon épouse et moi.

Je suis nourri très pauvrement, mais je ne me plains jamais de ma nourriture. Je l'accepte telle qu'elle est pour l'amour de Dieu.

- Avez-vous des ennemis, lui dirent ces deux solitaires ?

- Hé ! Qui est-ce qui n'en a pas ? répondit Euchariste.

Je m'applique à ne faire de mal à personne, et jamais je ne dis du mal de qui que ce soit ; cependant je ne laisse pas d'avoir des ennemis et des envieux ; mais loin de leur souhaiter du mal, je les aime, je cherche à leur rendre service, et je vais les voir de bon cœur pour l'amour de Dieu.

Si on parle mal de moi ou de Marie, et si l'on m'a fait tort, je le souffre en paix pour l'amour de Dieu.

Voilà, mes pères, toute ma conduite et celle de mon épouse.

Ces solitaires s'en retournèrent pleins d'admiration, consolés d'avoir appris un moyen si facile d'arriver à la perfection.

Mais ce moyen, dans les mains du pieux Euchariste, ne fut-il pas une douceur constante et qui semblait animer sa belle vie ?

Il est bien juste de proclamer heureux, mais d'un bonheur auquel la sagesse humaine n'atteindra jamais, le chrétien qui possède cette délicieuse douceur !

Puissiez-vous bientôt la posséder vous-même !

III

Caractères et degrés de la douceur

Ce n'est pas un ouvrage impossible, une tâche au-dessus des forces humaines, que de discerner la vraie douceur, de celle qui n'en a que le masque ; ce n'est point un travail inabordable, que celui qui consiste à régler sa douceur, de manière à n'être sage qu'avec une salutaire sobriété.

Pour distinguer de tout autre la vertu dont je parle, il me suffira d'en assigner les caractères ; et alors il n'y aura plus moyen que je me trompe, ou que je me laisse séduire.

Je ne réussirai pas moins heureusement à diriger ma douceur, en mesurant ses différents degrés.

Ainsi je fixerai le point d'où je dois partir, et celui où je dois me rendre ; ce que je dois faire d'abord pour être doux, et le terme où je dois m'arrêter, pour acquérir non la douceur des pécheurs, mais la douceur des saints.

I – Importance de saisir les caractères distinctifs de la douceur chrétienne

Il est très important de discerner les caractères de la douceur chrétienne, et de les bien distinguer de ceux de la douceur humaine.

La douceur chrétienne sait, quand il le faut, employer la force et opposer la résistance, et les modifier selon l'usage qu'elle en veut faire.

Et où serait le moyen d'acquérir cette belle qualité, sans la connaissance dont je parle ?

Où serait le moyen de la conserver, si l'on ne se rappelait avant tout, qu'il faudra lui céder l'empire universel sur soi ?

Elle doit se retrouver en tout ce qui compose la créature intelligente et sensible.

Douceur dans l'esprit, qu'elle en rectifie les pensées.

Douceur dans le cœur, qu'elle en règle les sentiments ; douceur dans les paroles, qu'elle en bannisse l'amertume.

Douceur dans les conversations, qu'elle en soit l'agrément, douceur dans le commerce de la société, qu'elle en fasse le lien.

Douceur dans le caractère, loin de nous ces humeurs impétueuses, dures et inflexibles qui sont les fléaux de l'humanité.

Douceur dans les manières et la conduite, que cette aimable vertu les dirige et y préside ; enfin,

Douceur jusque dans la sévérité, lorsqu'il est nécessaire de l'employer, alors, autant qu'il nous est possible, adoucissant les expressions, modérons la rigueur des reproches et des réprimandes, et que l'amertume de la correction soit toujours tempérée par le miel de la charité.

II – Fondement de la douceur chrétienne

Mais pour nous élever à la perfection de l'esprit de mansuétude et de paix, notre douceur doit réunir les caractères suivants :

1° Elle doit émaner d'un principe de religion nous l'avons observé, la douceur chrétienne n'est pas un état d'indifférence de l'âme, une langueur de tempérament, un calcul d'intérêt, un raffinement de politique, un retour d'amour-propre, un désir de plaire.

Elle est fondée sur les deux principales vertus du christianisme, ainsi que l'insinue saint François de Sales, sur la charité et l'humilité.

La charité nous rend doux envers le prochain, par l'amour qu'elle nous inspire à son égard, et par la crainte de l'offenser.

L'humilité produit en nous la douceur, par le sentiment profond du besoin que nous avons de l'indulgence des autres, et de la nécessité de leur montrer toujours des ménagements.

2° A l'imitation de celle de Jésus-Christ, notre douceur doit, non se manifester par de simples démonstrations, mais résider dans le cœur.

Dieu ne prescrit que des vertus sincères, et le simulacre d'une vertu qu'on n'a pas, est une imposture. Il n'approuve que les vertus solides ; et la douceur qui n'est qu'apparente sera toujours exposée à se démentir.

3° Cependant, nous devons, comme notre adorable modèle, durant le cours de sa vie, faire éclater notre douceur.

Les paroles, le ton de voix, l'air du visage, les actions surtout, doivent en être l'expression.

Elle est nulle, cette douceur qui ne peut éclater extérieurement par des actes, et produire des fruits.

4° Notre douceur, se conformant à celle de Jésus-Christ, doit être la même dans toutes les occasions ; il y en a de grandes et d'ordinaires, de rares et de journalières, de subites et de prévues.

Les circonstances changent, la douceur chrétienne reste immuable ; aucune contradiction ne l'altère ; aucun reproche ne la trouble ; aucun mauvais procédé ne l'aigrit, aucune offense ne l'irrite ; supérieure à tout, elle ne se déconcerte de rien.

5° Enfin, de même que celle dont le divin Sauveur nous a laissé l'exemple, notre douceur doit se montrer envers toutes sortes de personnes : nous garantir du murmure envers nos supérieurs, de l'humeur à l'égard de nos égaux, de la hauteur envers nos inférieurs ;

Elle doit embrasser dans les sentiments de bienveillance, non seulement ceux de qui nous recevons du bien, mais même ceux qui cherchent à nous faire du mal.

Quel mérite en effet y aurait-il à être aimable avec ceux que l'on aime ? De quel prix est une vertu qui n'a aucune opposition à surmonter ?

Ainsi la douceur chrétienne se distingue par les traits suivants : douceur qui ne consiste pas en de vaines apparences ;

Douceur intérieure que le cœur a produite, qui se manifeste par toutes nos facultés ;

Douceur imperturbable que rien n'altère ou ne déconcerte ; douceur invincible que nul danger n'intimide.

Quoiqu'on ne puisse la méconnaître sous chacun de ses traits, les disciples de l'Évangile observent que le principal et le plus beau de tous ses caractères est celui de rendre le chrétien qui la possède, prêt à tout sacrifier pour le bonheur éternel de ses frères.

C'est ainsi qu'elle a brillé dans les saints, jaloux d'imiter l'héroïsme de l'adorable victime, immolée pour le genre humain.

III – La douceur est un remède

Nous pouvons la nommer un véritable remède pour tous les genres d'infirmités spirituelles, qui varie selon la personne qui l'applique, et selon celle qui en reçoit le bienfait :

Remède, dont l'amertume est pour les médecins charitables qui l'emploient, puisqu'il les oblige eux-mêmes à de sévères retranchements, à des mortifications douloureuses ;

Remède doux et attrayant, pour les âmes égarées qui le reçoivent, puisqu'il les éclaire et les ramène à la vertu, sans violence et sans efforts, par la voie de l'exemple et par celle de la persuasion ;

Remède spécifique et nécessaire, surtout en certains temps d'erreurs, où des ténèbres plus épaisses exigent des lumières plus vives et plus capables de dissiper un opiniâtre aveuglement.

A quel dévouement cette douceur si efficace n'a-t-elle pas porté le Sauveur du monde, pour convaincre les esprits et pour gagner les cœurs ?

Lorsqu'il l'employa, et que ses disciples mirent le remède en usage, quelles cures merveilleuses n'opéra-t-il point ? Quels malades désespérés ne rappela-t-il pas à une santé parfaite ?

L'idolâtrie régnait dans l'univers ; les passions érigées en divinité, les vices en vertus, le libertinage en religion, s'étaient emparés des temples et des autels ;

Pour réussir à les détruire sans rigueur, et sans armes, il fallait une douceur miraculeuse, et qui fût à l'épreuve de tout ce qui pouvait l'énervier par la mollesse, comme de tout ce qui pouvait porter à l'aigreur.

Aussi le Sauveur disait à ses apôtres, qu'il les envoyait au milieu des loups, pour y vivre comme des agneaux, toujours prêts à abandonner la toison qui les couvrait, et à accueillir le coup qui préparait leur extermination.

Sans doute il ne fallait rien de moins puissant qu'une douceur toute divine, et semblable à celle de Jésus-Christ ;

Une douceur inébranlable dans l'entreprise, qui sacrifiât tout ; une douceur inébranlable dans l'exécution, qui souffrit tout pour le salut des âmes, par conséquent, une douceur de conduite et de mœurs, effet miraculeux de la grâce apostolique :

En un mot, une douceur telle, sous tous les rapports qu'elle méritât à chacun des apôtres l'éloge que l'Écriture applique à Moïse, quoiqu'il ne convienne proprement qu'à Jésus-Christ.

Il a été sur la terre le plus doux de tous les hommes.

Cette douceur, portée au degré le plus éminent, était sans doute le caractère de ces premières colonnes de l'Église, de ces véritables héros, disons mieux, de ces anges terrestres, morts à toutes les passions, et qu'animait le zèle brûlant qui devait embraser l'univers.

Mais ne croyons pas, quel que soit le rang, la condition où la Providence nous a placés, que nous soyons dispensés de travailler à acquérir la douceur.

D'abord nous n'en serons pas des modèles ; nous marcherons comme pas à pas, obtenant chaque jour un succès qui nous conduira insensiblement à un triomphe complet :

Il est donc important de connaître les différents degrés de la douceur.

IV – Quels sont les degrés de la douceur chrétienne

Voici ceux par lesquels une grande fidélité à la grâce, et une attention constante à nous vaincre, peuvent nous élever à la pratique de cette vertu.

1° Nous devons tenter les efforts les plus généreux pour réprimer nos emportements.

2° Soyons assez clairvoyants pour apercevoir en nous-mêmes l'émotion qui en sera le principe, et pour en modérer jusqu'aux premières saillies.

3° Il ne suffit pas de retenir l'acte intérieur, et d'entretenir la paix et l'harmonie partout où nous avons quelque ascendant, il faut encore comprimer les explosions d'un caractère impétueux.

4° Il est des sentiments qui prennent l'empire dans notre âme, à notre détriment, et qui pourraient la troubler : il faut les arrêter ; il est des émotions intérieures et réfléchies : il nous faut hâter de les calmer, et de régler toutes nos affections.

5° Conservons toujours, autant qu'il nous sera possible, un air affable et obligeant qui annonce le désir secret de plaire, de faire plaisir, et la crainte sincère de causer de la peine : intéressons-nous à tout ce qui intéresse les autres.

6° Autant que nous le pourrons, soyons toujours calmes : possédons notre âme en paix, n'y souffrons pas une émotion quelconque ; ne lui tolérons pas même une légère altération.

Voilà l'effort le plus héroïque de la douceur.

Que de saints nous en ont donné l'exemple ! Que de saints, naturellement emportés, sont parvenus à posséder la douceur de l'Agneau !

N'est-ce pas le triomphe de la vertu ? Je vous le propose, je vous invite avec instance à faire tous vos efforts pour l'obtenir un jour.

Je ne dois pas dissimuler qu'on n'y parvient pas à l'instant, et que c'est par de longs combats et par une violence continuelle sur soi-même qu'on peut s'élever à cette perfection.

IV

Tout chrétien est tenu d'acquérir la douceur

Certains prétendent que la douceur appartient exclusivement à certains états de la société :

Quoi, la qualité qui fait du chrétien, un fidèle imitateur de l'Homme-Dieu, le régulateur des pensées, des sentiments, des paroles et des actions de quiconque est jaloux d'assurer son salut, ce remède efficace contre les saillies impétueuses ou extravagantes, contre les imprudences et les éclats scandaleux d'une imagination déréglée.

Quoi encore, cette vertu si essentielle à l'homme privé, dans ses rapports avec ses semblables : au citoyen dans tous les genres d'administrations : au père, à la mère, aux époux, à des enfants, dans leurs rapports domestiques ; en un mot, cette douceur qui est la couronne du vieillard, et qui ajoute tant de charmes réels à l'expérience et à la vénérable autorité de ses années, on ne la trouve, d'aucune usage, pour la très grande majorité des hommes, et on la relègue dans la retraite des serviteurs de Dieu, où elle serait l'apanage de ceux seulement qui n'existent plus que pour le ciel !

Nous allons démontrer, par une suite de preuves invincibles, qu'il n'est absolument personne qui soit dispensé de faire des efforts constants et généreux pour acquérir la douceur.

I – La douceur est une règle excellente pour la conduite du chrétien

Consultons les moralistes les plus expérimentés aux divers âges du monde.

Saint Basile veut qu'employés à des fonctions divers, nous ayons soin que la douceur des paroles soit unie au travail du corps ;

« Veillez à ceci, nous dit-il, que vos occupations extérieures soient accompagnées de paroles pleines de suavité. Ce n'est pas assez de vous agiter et de vous tourmenter beaucoup ; il est nécessaire que vous fassiez de bonne grâce ce que vous faites.

Ayez de la douceur et de la modestie dans vos paroles, afin que vos frères connaissent que vous agissez avec un esprit de charité, et qu'ainsi vous leur soyez agréables ».

C'est ce que le Sage nous enseigne ¹ : « Mon fils, ne reprochez point le bien que vous faites ; et dans tout ce que vous donnerez, n'affligez jamais personne par des paroles fâcheuses ;

La rosée tempère la trop grande chaleur du jour, et une parole douce vaut mieux que tout ce qu'on peut donner ; elle est au-dessus de tous les présents ».

Oui, on a plus d'estime pour la manière affable avec laquelle nous servons le prochain, et pour la douceur avec laquelle nous lui répondons, que par tout ce que nous pourrions faire dans l'intention de l'obliger, quelque peine que nous puissions prendre ;

S'il ne paraît pas que nous la prenions volontiers, si nos paroles ne sont toujours accompagnées d'un air de bienveillance, on comptera pour rien notre fatigue ; nous aurons inutilement travaillé.

O l'admirable conseil que celui de l'Apôtre ! « Que tous vos discours soient assaisonnés d'un certain sel qui les rende agréables, en sorte que vous sachiez de quelle manière il faut répondre à chacun ».

¹ Eccl. C,18. V.15,16,17

Et ce sel n'est autre chose que la douceur. Etes-vous trop occupé, pour que vous ne puissiez faire ce qu'on demande de vous ?

Au moins ne repoussez pas brusquement votre frère ; c'est alors qu'il convient que vous le receviez plus doucement ; vous devez lui témoigner que vous seriez ravi de faire ce qu'il souhaite, qu'il n'y a que des affaires aussi pressantes que les vôtres qui puissent vous en empêcher, que vous vous en acquitterez avec joie, lorsque vous en aurez la liberté.

Ainsi convaincu de votre bonne volonté, il vous quittera aussi satisfait de vous, que s'il en avait obtenu tout ce qu'il souhaitait.

Mais l'obstacle vient peut-être de ce que vous n'avez pas la permission de faire ce que l'on attend de vous ; répondez que vous allez la demander, et c'est le dernier avis que nous donnent les sages moralistes.

Dans toutes les occasions où il ne sera pas en votre pouvoir de satisfaire les désirs qu'on vous exprime, que les paroles honnêtes suppléent si parfaitement au défaut des actions, qu'au moins on n'ait jamais lieu de douter que vous n'ayez eu la meilleure intention.

Ces bonnes paroles qui, selon l'Esprit saint, abondent dans la bouche de l'homme de bien, serviront efficacement à maintenir l'union et la charité dans les esprits.

II – La douceur est un des plus grands mérites du chrétien

Puis-je douter, que ce beau titre d'homme de bien ne vous soit infiniment cher ?

Ce serait vous faire injure ; mais quels droits n'y acquerrez-vous pas, en acquérant aussi la vertu qui fait l'un des plus grands mérites du chrétien ?

Elle arrête tous les excès ; elle établit partout le bon ordre et la tranquillité ; elle nous fait remporter sur nous-mêmes une victoire héroïque.

Vous savez déjà que je ne parle pas ici de cette douceur de naturel, qui, sans efforts, s'accommode de tout ce qui se présente, et se prête à tout ce que l'on en souhaite ;

Elle est un don de Dieu, sans doute, mais elle n'est pas précisément une vertu.

Il s'agit d'une douceur chrétienne dont la vertu est de réprimer toutes les saillies de vivacité, de ne laisser échapper aucun signe d'impatience ou d'aigreur, en des rencontres où le cœur est néanmoins affligé, et l'amour-propre est offensé.

Mesurez vos paroles et n'en produisez aucune ou de mépris, ou de plainte, même à l'égard de ceux dont on a le plus de motifs d'être mécontent.

Conservez dans toutes les circonstances un air honnête, modeste et affable ; usez de condescendance dans les occasions, même contre votre inclination propre. Sachez vous gêner et vous contraindre en faveur de certains esprits difficiles, en faveur de certaines personnes plus exposées que les autres par leurs imperfections et leurs faiblesses, à inspirer de l'éloignement et du dégoût.

Pour tenir une telle conduite, quelle violence n'est-on pas obligé de se faire ! et combien n'a-t-on pas à prendre sur soi !

La douceur ne rend ni aveugle, ni insensible ; on s'aperçoit des imperfections d'autrui ; on en souffre des désagréments, et, si l'on suivait les impressions de la nature, on éclaterait ;

Mais en vue de Dieu, et par esprit de christianisme on comprime sa peine, et on ne laisse point percer au dehors. Est-il un plus beau sacrifice, et une mortification plus parfaite ?

Cette victoire sur nous-mêmes nous mérite de nouveaux succès, et ainsi chaque triomphe est payé d'une nouvelle récompense.

Il y a des vertus dont la pratique est plus rare, parce qu'on a moins souvent lieu de les exercer ; mais la douceur est une vertu de tous les états, de tous les lieux, de toutes les conjonctures, de tous les temps ;

Une vertu de toute la vie, et de tous les instants de la vie : car la vie se passe à penser ou à agir, à conserver, à traiter avec le prochain, et par conséquent, les occasions de se vaincre sont continuelles.

Qu'une douceur toujours égale règle nos sentiments, nos paroles et nos actions ; cette douceur persévérante est la perfection de toutes nos vertus.

Mais, hélas ! tandis que les moyens de nous sanctifier ne nous manquent point, nous leur manquons trop fréquemment : où trouve-t-on cette douceur évangélique ?

Je ne demande pas où l'on trouve cette douceur affectée et de pure bienséance, de tempérament et d'indifférence. (Car voilà celle que nous présente, en certaines rencontres, un nombre infini de mondains).

L'intérêt les retient : ils craignent de se faire tort et de nuire à leur fortune, en se livrant à l'emportement ; une vaine gloire les arrête ;

Ils croiraient perdre la considération dont ils jouissent, s'ils s'écartaient de la gravité et de la modération qui conviennent à leur âge et à leur caractère.

Une molle indolence les rend insensibles à mille événements qui, selon l'ordre ordinaire des choses humaines, devraient les révolter.

Tout cela ne peut être devant Dieu de quelque valeur, puisque tout cela n'a Dieu ni pour principe ni pour dernière fin.

Je demande à ceux qui conserveraient encore des principes religieux, je leur demande où l'on aperçoit cette douceur que Jésus-Christ a déclarée sainte, et dont il est le modèle ;

Cette douceur qui, par le motif d'une charité fraternelle, apprend au fidèle enfant de la Foi à renoncer à lui-même, à se modérer, à se taire, à pardonner, à ne s'expliquer qu'avec des termes obligeants, et à ne témoigner jamais à personne ni dédain, ni amertume.

Où est-elle cette douceur ? L'usage du monde et les mœurs de toutes les conditions ne prouvent que trop combien elle y est peu connue ; mais enfin, plus elle est rare, plus le prix en est grand.

C'est l'un des plus éminents, et l'un des plus dignes mérites que le chrétien puisse acquérir, et qui lui donne le plus certainement droit aux magnifiques récompenses du rémunérateur suprême.

III – La douleur est un excellent préservatif contre l'orgueil et les troubles de cette vie.

Quelques suffisants que doivent être les trois premiers motifs que je viens d'exposer, pour nous déterminer à devenir des hommes doux, il s'en présente un quatrième bien digne encore de considération :

C'est que, lorsque la douceur est sincère, elle est pour l'âme un excellent préservatif contre l'enflure de l'esprit, et les angoisses dont les contradictions affligent ordinairement notre cœur.

Le vertueux Joseph, renvoyant ses frères d'Egypte à la maison de son père, ne leur donna que cet avis : Ne vous fâchez point en chemin.

Cher lecteur, cette vie n'est qu'un voyage que nous avons à faire pour aller au Ciel ; ne nous fâchons point en chemin les uns contre les autres ;

Marchons dans la compagnie de nos frères avec un esprit de paix et d'amitié ; ne nous irritons jamais, s'il est possible.

Sans doute, on doit s'opposer au mal, et surveiller les mœurs de ses inférieurs avec une sainte hardiesse et une louable fermeté ; mais afin que le remède soit salutaire, n'oublions pas de donner pour compagne à la hardiesse, la douceur avec tous ses charmes, et à la vigueur qui réprimande, un esprit de paix, une inaltérable tranquillité.

Rien, disait l'aimable François de Sales, ne dompte plus le feu d'un éléphant irrité que la vue d'un petit agneau :

La correction que la raison seule nous inflige est toujours mieux reçue que celle où la passion se montre, parce que l'homme se laisse aisément conduire par la raison à laquelle il est naturellement assujéti, au lieu qu'il ne peut souffrir qu'on le domine par la passion.

Quand la raison emploie le langage de la passion, elle se rend odieuse, et perd, ou du moins affaiblit sa propre autorité, en appelant à son secours un tyran qui veut tout asservir à sa domination.

« Lorsque les princes, c'est la comparaison que fait avec sa naïveté charmante notre ange de Genève ; lorsque les princes, dit-il, visitent leurs Etats en temps de paix, les peuples qui se trouvent fort honorés de leur présence, font partout éclater leur joie par des fêtes, des arcs de triomphe, signe de l'amour que d'heureux enfants portent à leur bon père ;

Mais quand ces monarques vont dans leurs provinces, à la tête de leurs armées, cette marche ne plait guère à leurs sujets, quoique le bien public y soit intéressé ;

C'est que, quelque bonne discipline qu'ils fassent observer à leurs troupes, il est impossible que plusieurs particuliers ne souffrent beaucoup de la licence du soldat.

De même, quand la raison exerce avec douceur les droits de son autorité, chacun l'approuve et l'aime, quelque sévère qu'elle paraisse ;

Mais quand la raison emploie l'indignation, le dépit et la colère, elle se fait plus craindre qu'aimer, et le trouble devient son ouvrage.

IV – La douceur nous est sans cesse recommandée dans les saintes Ecritures.

Enfin, un motif tout puissant pour rechercher et acquérir la douceur, quand on a le bonheur d'être pénétré de sentiments religieux, c'est l'estime que Dieu manifeste pour cette vertu ;

Ce sont les louanges qu'il lui donne, et les instances qu'il nous fait, afin que nous nous efforcions de l'acquérir. Ouvrons le trésor de nos saintes Ecritures ; parcourons la loi des deux alliances : l'ancienne et la nouvelle se réunissent pour nous faire entendre les volontés divines, sur le sujet que nous traitons.

« Mon fils, nous dit le Sage (Eccl. c3. v.19), accomplissez vos œuvres avec douceur, et vous vous attirerez, non seulement l'estime, mais encore l'amour des hommes ».

« Le Seigneur, nous dit le pieux roi de Juda (Ps. 146, v.6), prend sous sa protection ceux qui sont doux ». Il nous dit encore (Ps 24. v.9) : « Le Seigneur conduira dans la justice ceux qui sont doux ; il leur enseignera ses voies ».

Quelles promesses ne leur fait-il pas de la part du souverain Maître de toutes choses ! « La terre (Ps 3, v.11) tombera pour toujours en héritage à ceux qui sont doux, et ils se verront comblés de joie, dans l'abondance d'une paix constante et invariable ».

Dès ces temps anciens, le Dieu qui peut tout, a voulu se manifester à nous, comme le modèle d'une incomparable douceur, et comme nous en imposant le devoir.

Voyez-le devant Elie. « Le Seigneur passa devant Elie (Les Rois, liv 3, ch 19) : mais avant que le Seigneur passât, on entendit un vent impétueux, capable de renverser les montagnes et de briser les rochers, et le Seigneur n'était point dans ce vent ;

Il se fait un tremblement de terre, il s'alluma un feu, et le Seigneur n'était point dans ce feu ; après le feu, on entendit le petit souffle d'un vent doux ; ce qu'Elie ayant senti, il se couvrit le visage de son manteau, par respect pour la présence de son Dieu, et étant sorti, il se tint à l'entrée de la caverne, et en même temps une voix lui dit :

« Que faites-vous Elie ? »

Nous pouvons considérer ces vents violents et impétueux, comme le symbole de ces hommes à caractères ardents et sans mesure, qui se livrent aveuglément à leurs passions, et leur âme n'est jamais le séjour chéri du Seigneur.

Nous pouvons voir dans ces tremblements de terre une image d'un homme en fureur, incapable de réprimer ses mouvements, de contenir sa passion ; et son cœur n'est pas, non plus, une demeure agréable au Dieu de toute sainteté ; regarder ce feu, cet incendie terrible, comme l'âme d'un homme enflammé de colère, et Dieu ne s'y complairait pas ;

Enfin ce petit vent doux figure le calme et la sérénité d'une âme égale et paisible, et Dieu met ses délices à habiter dans ce temple.

Quand l'Ecriture sainte trace l'éloge des plus grands des hommes, surtout de ceux qui ont été établis pour la conduite des autres, elle ne parle que de leur douceur, oubliant, pour ainsi dire, leurs autres qualités.

Que dit-elle de Moïse, chef du peuple de Dieu ?

Elle nous le représente comme étant plus louable pour sa douceur que recommandable par les prodiges qu'il a opérés.

« Il a été le plus doux de tous les hommes ». Quoique David, ce prince selon le cœur de Dieu, fut orné de toutes les vertus qui forment les grands rois, c'est principalement par sa douceur qu'il se fait estimer et chérir.

Aussi, pour se concilier les miséricordes et les faveurs de son divin Maître, il lui disait : « Souvenez-vous, Seigneur, de David et de toute sa douceur ».

Sous la loi de grâce et d'amour, le Dieu des miséricordes demande-t-il moins des enfants bien-aimés du nouvel Israël, dont l'ancien n'était que l'ombre et la figure ?

Ecoutez l'apôtre de la charité :

« Revêtez-vous comme des élus de Dieu, saints et bien-aimés, d'entrailles et de miséricordes, de bonté, d'humilité, de modestie, de patience ».

Ecoutez-le encore, s'adressant aux mêmes Colossiens :

« Vous supportant les uns les autres, chacun remettant à son frère tous les sujets de plainte qu'il pourrait avoir contre lui, et vous pardonnant réciproquement, comme le Seigneur vous a pardonné ; mais surtout revêtez-vous de la charité qui est le lieu de la perfection ».

Le même apôtre dit aux Romains : « que chacun de vous ait de la complaisance pour son prochain, et tâche de le satisfaire dans ce qui est bon, et dans ce qui peut l'édifier ».

Il dit aux Corinthiens : « je me suis rendu faible avec les faibles ; pour gagner les faibles, je me suis fait tout à vous, pour les sauver tous ».

Il recommande aux Ephésiens d'excuser les défauts de leurs frères, de supporter leurs infirmités corporelles ou spirituelles, de couvrir leurs imperfections du manteau de la charité.

« Praticant en toutes choses, leur dit-il, l'humilité, la douceur et la patience, vous supportant les uns les autres avec charité, et travaillant avec soin à conserver l'unité d'un même esprit, par le lien de la paix ».

Enfin il écrit aux Romains : « Nous devons, nous qui sommes plus forts dans la Foi, supporter les faiblesses des infirmes ; ne pas nous laisser aller à une vaine complaisance pour nous-mêmes ».

Afin de reconnaître l'importance de la douceur, il suffit de considérer les instances que nous font les apôtres, de nous aimer les uns les autres ».

Avant toutes choses, dit saint Pierre, ayez une charité persévérante les uns pour les autres ... Exercez l'hospitalité sans murmurer : que chacun de vous rende service aux autres, selon le don qu'il a reçu ».

Que répétait, du bord de sa tombe, le disciple bien-aimé ? « Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres ».

Qu'étaient entre eux les premiers chrétiens ? Un même cœur, une même âme. Mais surtout avec quel zèle et quelle ardeur le divin Sauveur établit partout le précepte de la charité fraternelle !

« Tout le monde, disait-il à ses apôtres, vous reconnaîtra pour mes disciples, si vous vous aimez les uns les autres ».

Prêt à mourir pour nous, il nous donne comme exemple de l'union que nous devons avoir avec nos frères, celle qui existe entre les personnes divines.

Mais comment pouvoir accomplir ce précepte, sinon en aimant nos frères, comme Jésus-Christ les a aimés, c'est-à-dire, avec bienveillance, cette bonté, cette indulgence, cette incomparable douceur dont il nous a donné le précepte et offert le modèle, quand il nous disait :

« Apprenez de moi que je suis doux ». « Qu'il était conforme au langage de nos Livres saints, celui de saint Bernard, quand il nous adressait le précepte suivant : « Appliquez-vous à vous montrer doux et affables : que ce ne soit pas seulement avec patience, que ce soit encore avec une volonté parfaite, que vous supportiez les infirmités spirituelles et corporelles de vos frères ! »

Je ne doute pas, qu'avec le bon esprit que vous avez, vous ne sentiez la force de tous ces témoignages, et que, pesant les motifs pressants qu'ont tous les hommes pour acquérir la douceur, vous ne mettiez vos soins à orner votre âme de cette excellente vertu. Vous en ferez la conquête certaine, cher lecteur, soutenu de l'aide du Tout-Puissant et de votre bonne Mère du Ciel.

V -

On se fait de la douceur le portrait le plus infidèle : qu'on le compare à celui que je viens de présenter : que le spectacle de la scène du monde, qui a mis sous vos yeux tant de variétés de caractères, vous conduise à discerner quel est de ces deux tableaux le plus conforme à la vérité.

Je ne redoute pas l'épreuve ; elle fera connaître jusqu'à quel point on se méprend sur l'être doux, le seul qui soit vraiment aimable dans la société, ainsi que sur les traits caractéristiques de cette vertu. Qu'il me soit permis d'employer un moment l'apologue contre la bizarrerie de certains préjugés.

Le chardon et la rose disputèrent un jour sur leur mérite respectif.

« Vous, disait le chardon, par la douceur de vos parfums, vous altérez la pureté de l'air et vous donnez la mort à l'escarbot qui ne peut en souffrir l'odeur.

- Vous, répondit la rose, vous êtes si rude qu'on ne peut vous toucher sans être déchiré, et sans qu'il en coûte du sang ».

L'homme, qui survint pendant cette dispute, dit que, d'après les simples lumières du bon sens, la rose était préférable au chardon, et que si l'escarbot mourait par l'impression d'une si bonne odeur, on ne devait attribuer sa mort qu'à son mauvais naturel ou à la faiblesse de sa complexion.

Il faut bien plus de vertu, un caractère bien plus énergique pour gouverner avec douceur, que pour gouverner avec rigueur.

Ce n'est qu'impuissance de moyens, ou orgueil secret qui rend l'homme impérieux : sous prétexte de zèle, il s'abandonne à toutes ses passions, et se laisse aveuglément guider par l'intolérance de son amour-propre.

Le soleil et la bise, nous dit Plutarque, disputèrent un jour à qui saurait le mieux se concilier la considération des hommes, et un voyageur qui passait fut choisi pour décider la question.

La bise commença à souffler avec fureur, et renversa tout ce qui lui résistait ; mais l'homme, resserrant sur lui son vêtement, et s'enfuyant à l'abri de la tempête, maudit de tout son cœur la bise et sa furie.

Le soleil, à son tour, dardant un des ses rayons sur la tête et dans le sein de cet homme, le ranime par une douce chaleur.

Le voyageur se découvre et laisse flotter tous les plis de sa robe : il eût voulu être entièrement pénétré des feux bienfaisants du soleil, qu'il regardait comme une image du Dieu vivant.

La satisfaction qu'il en éprouve ramène le sourire sur ses lèvres, il est ravi de joie et de reconnaissance.

La rigueur est une bise qui glace tous les cœurs ; la douceur, au contraire, est un soleil qui pénètre les hommes d'une aimable confiance, et dispose leur cœur à une parfaite docilité.

Apprenons à apprécier tous les charmes de la douceur, alors nous l'aimerons et nous conviendrons que personne n'est plus propre à captiver l'affection, que le chrétien doux dans les épreuves qu'il a à subir ; nous nous convainçons qu'il se montre constamment animé d'un tendre intérêt pour tous les hommes.

S'il se trouve dans une situation heureuse, il ne peut que plaire à ce qui l'environne, s'il accomplit dans sa perfection la sublime loi de la charité, qu'enfin il n'est généralement aimé que parce qu'il est réellement aimable.

I – Le chrétien doux au milieu des épreuves.

Vous êtes, ô mon Dieu ! Car ici j'ose m'adresser à vous pour le plus grand avantage de mes lecteurs, vous êtes l'unique centre des affections de l'homme doux, vous êtes sa paix ;

Vous seul avez su le mettre d'accord avec lui-même, en lui apprenant à régler ses désirs, à modérer ses penchants.

Vous lui avez découvert les dehors trompeurs qui lui déguisent tous les objets dont il est environné ; l'onction de votre grâce le soutient contre l'amertume des revers.

Tout ce qui d'ordinaire altère la tranquillité des hommes, n'a plus aucun pouvoir sur lui :

La colère ne le transporte plus, la tristesse ne l'abat plus.

La crainte ne le tourmente plus ; tout a pris à son égard une face nouvelle : les épreuves que vous lui envoyez sont des biens que votre miséricorde lui ménage.

Les dons que vous lui refusez sont des maux que votre indulgence lui épargne.

Si vous lui suscitez des persécutions, si vous lui enlevez ses richesses, il sait qu'il peut encore vous honorer par sa pauvreté, et vous glorifier par sa patience ;

Si vous lui ôtez la santé et les forces, ne pouvant plus agir, il se console, parce qu'il lui reste encore à vous offrir le sentiment de ses souffrances ;

Si sa réputation est attaquée, il la sacrifie avec plaisir à la volonté de celui qui seul est digne d'être estimé et honoré ; il ne veut plus enfin que ce que son Dieu veut, et dans les circonstances où il veut.

Accidents imprévus, pertes, chagrins, que pouvez-vous sur un cœur que la grâce élève au-dessus des tempêtes et des dangers ?

Si les vents déchaînés de la tribulation s'efforcent de l'abattre, ils forment autour de lui des nuages passagers qui altèrent à peine la surface de son âme.

Au dedans règne un calme profond, une douce sérénité, une conscience pure et tranquille, une vive confiance et une égalité d'esprit inaltérable qui affermit sa constance et qui fait sa félicité.

Aimable situation, source des vrais plaisirs, quand deviendrez-vous notre partage ? Quand ferez-vous naître dans notre cœur le calme et la joie de l'innocence ?

Quand nous ferez-vous goûter d'avance le gage de cette paix ineffable, qui ne peut être parfaite que dans l'éternité ?

Maintenant, que pensez-vous de cet ange terrestre qui, au sein des tribulation de tous genres, ne laisse apercevoir que le sourire de la confiance et de la résignation ?

Peut-on être plus aimable que lui, et n'est-elle pas admirable et divine cette douceur à laquelle nous devons des triomphes si glorieux sur nous-mêmes ?

II – Charmes et force de la douceur

Voulez-vous gagner les cœurs, les ramener, s'ils sont égarés, dans la voie de la vertu, ou les y fixer, ou les y animer d'une émulation généreuse ?

C'est la douceur qu'il faut appeler à votre secours : elle a des charmes auxquels rien ne peut résister.

L'Esprit Saint a dit : « Le son des flûtes et de la harpe fait une agréable harmonie ; mais la langue douce passe l'un et l'autre (Eccl. C 40, v. 21) »

C'est là le grand secret pour conquérir les cœurs : on entre dans les villes par la force : mais on pénètre dans les cœurs par la douceur : les esprits farouches, les bêtes féroces même sont apprivoisées par cette vertu.

Ne l'appellez pas une vertu vile, ou la vertu des faibles : si elle ne présente d'abord rien d'éclatant, elle ne laisse pas d'être une vertu héroïque.

Après de longs combats, elle renverse tous les obstacles, d'une manière d'autant plus glorieuse et plus durable, que ce n'est pas par voie de contrainte ou de domination, mais par voie d'insinuation et de sentiment qu'elle triomphe.

Qu'est-ce qui rend la douceur si persuasive ? Comment s'est-elle acquis cette force et cet empire qu'elle exerce sur tous les cœurs ?

On en trouve la raison dans la nature de l'homme ; c'est que la douceur prévient favorablement le cœur humain ;

Le ton impérieux, les menaces aigrissent l'esprit ; on n'aime pas à être subjugué par la force ; on veut se rendre à l'opinion d'autrui sans éprouver de violence.

Jugeons-en par nous mêmes ; nous le disons tous les jours :

Si l'on use envers nous des voies de la rigueur, on n'obtiendra rien de nous ; mais nous nous rendrons sans résistance à celui qui emploie la voie de la douceur.

User de rigueur, c'est exercer une espèce d'autorité, dès lors on semble vouloir dominer, et la domination révolte : on s'arme contre elle, le cœur se ferme, et la confiance se perd ; la douceur, au contraire, semble ménager notre amour-propre, et ne contrarier qu'avec les formes du respect et de l'estime.

On est satisfait de se voir prévenu par une affabilité insinuante, que peut-être on n'eût osé se promettre, et qui est un témoignage flatteur :

C'est une marque que l'on conserve pour nous des égards ; ce sentiment séduit ; on a déjà ouvert son cœur à l'homme doux, sans qu'on s'en soit aperçu ; voilà la puissance de la douceur.

III – Avec la douceur nous goûtons la paix au dedans et au dehors de nous-mêmes

Mais pourquoi nous étonner de cette amabilité, compagnie inséparable de la douceur ? Doit-on moins attendre d'une vertu qui établit dans notre âme une paix délicieuse, et qui surpasse tout sentiment ?

Un des plus grands biens que nous ayons à désirer pour le bonheur de notre vie, et en même temps pour le bonheur de ceux de nos semblables qui sont en relation intime avec nous, c'est de nous rendre maîtres de nous-mêmes et de nos passions, surtout maîtres de certaines passions plus impétueuses et plus turbulentes ;

Sans cet empire, il n'y a point de paix intérieure, et je pourrai ajouter, il n'y a plus de sérénité sur le front, de grâces sur la physionomie, ni dans le maintien, ni dans les discours ;

De quelle paix peut jouir, quels agréments peut procurer aux autres, un homme sujet à la colère, aux vivacités, au dépit, aux antipathies, aux envies, aux vengeances ?

Il ne peut compter un seul instant sur lui-même ; il est comme une mer orageuse dont les flots cèdent à l'impulsion du premier vent qui les soulève, et forme des tempêtes.

Mais quel est l'objet de la douceur chrétienne ? Elle combat toutes ces passions, et à force de les combattre, elle les soumet et les calme ;

Alors on considère tout sous l'aspect le plus favorable ; ce qu'on ne peut justifier, on le tolère ; on ne s'offense point ; on ne s'aigrit point.

Que de pénibles sentiments, que de réflexions chagrinantes, d'agitations de l'esprit et de dispositions fâcheuses, cette tolérance ne nous épargne-t-elle pas !

Ce qui est encore plus important, de combien de fautes ne nous préserve-t-elle pas ! Quelles faveurs du Ciel ne nous mérite-t-elle pas ?

Ainsi que Dieu ne se plait point dans le trouble, de même il aime à demeurer dans la paix, et une âme pacifique est d'autant mieux préparée à le posséder, qu'elle sait mieux se posséder elle-même.

Ce sont des jouissances pures qu'éprouve alors le chrétien doux :

Est-il étrange qu'une aussi heureuse situation de cœur se décèle sur sa physionomie, dans ses paroles et dans ses actions, par une aménité, une harmonie parfaite ?

S'il possède la paix en lui-même, il la possède également au dehors. On entretient ce repos par la douceur, c'est-à-dire qu'on vit bien avec tout le monde.

Et comment aurait-on des différends avec qui que ce fût, puisqu'on est toujours attentif à ne rien dire, à ne rien faire qui puisse blesser personne ;

Puisqu'on est toujours prêt à prévenir les autres et à leur céder ;

Puisqu'on a un soin extrême d'éviter toute contestation ; puisque, dans toutes les occasions, on témoigne aux autres une affection sincère et une entière déférence ?

C'est ainsi qu'on s'attache les hommes, et que cette parole du Fils de Dieu s'accomplit : « Que ceux qui sont débonnaires gagneront toute la terre (Matt. 4). »

Heureuses les sociétés qu'une charité officieuse a réunies, et où se maintient la bonne intelligence !

Mais on ne saurait assez déplorer le sort de tant de familles, où des hommes pétulants, brusques, intraitables, hautains, défiants ou sévères à l'excès, d'impitoyables ou prétendus réformateurs allument le feu de la discorde et sèment sur leurs pas les querelles et les divisions.

Ah ! Pour remédier à de tels désordres, on ne peut trop s'observer soi-même, ni trop prendre de précautions.

IV – La douceur dans les paroles augmente cette tendre charité que nous nous devons les uns aux autres.

Il est difficile d'exprimer à quel point cette étude secrète de nous-mêmes, et ces sages précautions sont propres à fortifier ici-bas les liens d'un amour mutuel ; bienfait inestimable dont nous sommes redevables surtout au christianisme.

Une des choses qui contribuent le plus à augmenter la charité fraternelle, c'est la douceur dans les paroles.

Le Sage a dit : « Un mot prononcé avec douceur multiplie les amis, et apaise les ennemis (Eccl. c. 6, v. 5), au contraire une parole rude met en fureur ; (prov.), et excite des querelles et des dissensions ».

Nous sommes tous hommes, et les paroles peu mesurées nous refroidissent ; dès que l'esprit est aigri, nous ne regardons plus de même œil celui qui, auparavant, nous était si cher ; quelquefois on le blâme hautement et sans réserve.

Il est donc de la plus grande importance que nos entretiens soient tellement tempérés par la douceur, qu'ils nous concilient la bienveillance des personnes en rapport avec nous.

Ne laissons jamais échapper de paroles dures et piquantes, sous prétexte que nos semblables ont de l'esprit et de la vertu, qu'ils ne se scandaliseront pas pour un mot, qu'ils n'y regarderont pas de si près ;

Il ne s'agit point de ce que sont, ou de ce que doivent être les autres ; mais de tout ce que nous devons être, et de la manière dont nous devons nous comporter envers eux.

Ils ne s'offenseront pas pour un motif si léger ; « Mais, répond saint Bernard, plus la chose est légère, plus il vous est facile de vous en abstenir ».

Saint Chrysostome va plus loin : « la légèreté même de l'offense est, dit-il, ce qui aggrave la faute, puisque, plus il vous était aisé de vous vaincre, plus vous êtes coupable de ne l'avoir pas fait :

Parce que votre frère a de la modération, faut-il que nous n'ayez point de retenue ? »

Quelque opinion qu'on ait de la bonté, de l'indulgence des hommes, encore doit-on les ménager avec autant de réserve et de circonspection que si l'on savait qu'ils sont d'une excessive sensibilité.

Nous devons prendre, à ne pas les choquer, la même attention que s'ils étaient, dit un sage moraliste, plus fragiles que du verre.

Au reste, il n'est pas difficile de comprendre quelles sont les paroles dont on peut s'offenser ; que chacun en juge par l'impression que lui-même en recevrait, suivant la règle que l'Esprit Saint nous donne à cet égard :

« Jugez de votre prochain par vous-même ».

Que chacun consulte et considère s'il serait content qu'on lui parlât sèchement, qu'on lui répondit avec aigreur, qu'on lui commandât avec hauteur :

S'il s'avoue à lui-même, ne voulant pas le reconnaître ouvertement, qu'une telle conduite lui serait désagréable, qu'il s'abstienne d'agir de la sorte envers autrui.

Le prochain est homme comme lui, et pourrait bien éprouver le même désagrément.

N'oublions jamais quel est l'esprit de mansuétude qui doit régler nos paroles.

« Il ne faut pas, dit l'Esprit Saint, qu'un serviteur de Dieu s'amuse à contester ; mais il faut qu'il soit doux envers tout le monde.

- Ne contestez point de paroles, recommande saint Paul à Timothée (ad Tim.), car cela ne sert qu'à scandaliser ceux qui écoutent ».

L'éternelle Vérité nous dit encore : « Ne contestez point sur une chose qui ne vous touche en rien (Eccl.11).

Un homme qui se retire des contestations acquiert de l'honneur. Abstenez-vous de tout différend, vous diminuerez les péchés.

Ne contestez point contre un homme qui est haut en paroles, parce que c'est mettre du bois dans son feu ».

Maintenant, que ces conseils de nos moralistes, que ces oracles de nos livres sacrés, soient fidèlement suivis par un homme public, par un chef de famille, par un être qui entretienne avec ses semblables les relations que prescrivent le devoir et la bienséance ; qu'arrivera-t-il ?

Sa maison sera la délicieuse image du paradis sur la terre : autour de sa personne règnera l'harmonie la plus parfaite, la paix et la joie ;

Tous seront heureux avec lui et par lui ; tous le béniront comme l'auteur de leur félicité ;

Tous seront entraînés à s'aimer les uns les autres, de la manière dont il les aime ; cette belle vertu de la charité sera mieux sentie, mieux observée.

C'est à la douceur que l'on aura cette obligation précieuse, qui ajoutera à sa gloire ce nouveau triomphe.

V – Comment l'homme doux est aimé

Ainsi le dernier point de vue qui nous découvre les charmes de la douceur, c'est la manière dont on accueille et dont on aime celui qui l'a conquise.

Il s'est accompli dans toute la suite des siècles cet oracle de Jésus-Christ, qui a prononcé que les hommes doux et pacifiques posséderont la terre.

Les fiers conquérants voient l'univers tremblant, captif, tomber à leurs genoux ; tandis que leur bras, plus redouté que le tonnerre, répand partout la terreur et l'effroi.

L'hommage qu'on rend à leur valeur n'est qu'un hommage forcé, que le cœur désavoue, et lorsqu'on paraît applaudir à la victoire, on maudit le vainqueur et l'on déteste sa passion cruelle.

Hommes doux et pacifiques, hommes de bonté et de miséricorde, la terre et les nations qui l'habitent sont votre héritage !

Attachés à vous par les liens de l'amour et de la reconnaissance, les hommes comptent leur bonheur du moment de votre naissance.

Ils ne voient qu'avec peine s'écouler vos jours précieux ; vos moindres disgrâces sont une calamité publique ; votre mort est un événement funeste qui plonge les peuples dans la désolation ;

Votre mémoire brave l'injure des ans, elle passe d'âge en âge ; elle atteint à la postérité la plus reculée, et les siècles qui vous suivent portent envie au siècle qui vous posséda.

O gloire impérissable de l'homme vraiment doux ! Il est cher à tout ce qui l'entoure ; qu'il vive dans l'obscurité de la vie privée, l'amabilité de son caractère lui élève un trône dans les cœurs.

Cet humble artisan, ce pauvre cultivateur, cet honnête indigent, semble régner dans sa famille et sur ceux dont il est connu ; leur confiance et leur vénération valent pour lui les hommages de l'univers.

Placez le chrétien doux dans un rang éminent ; rempli de cet esprit de paix et de mansuétude qui gagne les cœurs, il sera comme adoré des peuples, chéri des grands, aimé de son souverain et considéré par les étrangers.

Si, revêtu du ministère sacré, il brûle d'un zèle apostolique, la sainte Sion dont il répare les ruines, et la profane Samarie dont il renversa les idoles, les catholiques et leurs malheureux frères séparés, Rome et Genève, l'univers entier, se réunissent pour l'honorer pendant sa vie, pour pleurer sa mort et pour bénir sa mémoire.

Direz-vous encore que la douceur nous ravit nos agréments personnels, nous ôte nos grâces naturelles, nous dépouille insensiblement de ce qui nous rendait aimables ?

Vous ne tiendrez plus un langage si étranger à la justesse de votre esprit, et à la bonté de votre cœur.

La touchante histoire de la jeune Dorothée prouve l'ascendant précieux de la religion dès le berceau de notre vie, pour changer un caractère bouillant, dissipé, en un caractère plein de douceur et de grâces.

Une veuve, remplie de vertus et de zèle pour l'éducation de ses enfants, avait une fille âgée de dix ans, nommée Dorothée ; cette enfant était vive, et portée à l'humeur.

La mère, craignant qu'elle ne se pervertit avec ses compagnes, n'ayant pas d'ailleurs le loisir de s'appliquer entièrement à former l'esprit et le cœur de sa fille, la mit en pension chez une vertueuse maîtresse d'école, où la petite Dorothée demeura deux ans, recueillant soigneusement ses leçons, surtout celle de se proposer notre Seigneur Jésus-Christ pour modèle dans toutes ses actions, et faisant des progrès admirables dans la piété.

Lorsqu'elle fut rendue à sa mère, Dorothée devint l'exemple et la consolation de toute la famille : patiente, douce, obéissante, elle ne se plaignait jamais de rien, parlait peu, mais à propos.

D'une humeur égale dans ses travaux, et dans les croix qui lui arrivaient ; chaste, ennemie de la vanité, respectant tout le monde, ne médissant de personne, aimant à obliger, recueillie, toujours unie à Dieu.

Une telle conduite la rendit bientôt un objet d'estime à toute la paroisse ; mais quelques-unes de ses compagnes, jalouses de sa réputation, entreprirent de la noircir, en l'accusant d'hypocrisie et de fausse dévotion.

Dorothée souffrit tout en silence pour l'amour de Jésus-Christ, et donna toujours des marques d'amitié à celles qui parlaient mal d'elle.

Le public reconnut enfin l'innocence de Dorothée ; les discours calomnieux de ses ennemis tournèrent à leur confusion.

Le pasteur de la paroisse, admirant en elle les effets de la grâce et les fruits que cette jeune vierge produisait parmi toutes celles qui la fréquentaient, lui dit un jour :

« Dorothee, je vous prie de me déclarer avec franchise comment vous vivez, et de quelle manière vous vous comportez avec vos compagnes.

- Monsieur, lui dit Dorothee, il me semble que je fais peu de choses en comparaison de ce je devrais faire.

Je me suis toujours souvenue d'un avis que me donna ma maîtresse, lorsque je n'avais encore que onze ans : elle me répéta plusieurs fois de me proposer Jésus-Christ pour modèle dans toutes mes actions et dans toutes mes peines ; c'est ce que je tâche de faire.

« Quand je m'éveille et que je me lève, je me représente l'adorable Enfant de Bethléem, qui, à son réveil, s'offrait à Dieu son Père en sacrifice ; pour l'imiter je m'offre en sacrifice à Dieu, en lui consacrant ma journée et mes travaux.

Lorsque je prie, je me représente Jésus priant, qui adorait son Père ; et dans mon cœur je m'unis à ses divines dispositions.

Lorsque je travaille, je pense que Jésus-Christ a sué, fatigué, travaillé pour mon salut ; et loin de me plaindre, j'unis avec amour et avec résignation mes travaux aux siens.

Quand on me commande quelque chose, je me représente que Jésus-Christ était soumis et obéissant à la Sainte Vierge et à Saint Joseph, et dans le moment même j'unis mon obéissance à la sienne.

Si l'on me prescrit quelque chose de dure et de pénible je pense aussitôt que Jésus-Christ s'est soumis à la mort de la croix pour mon amour, et j'accepte de bon cœur tout ce qu'on m'ordonne, quelque difficile qu'il soit.

« Que l'on parle de moi, que l'on me dise des injures, je ne réponds rien ; je souffre avec patience, me souvenant que Jésus-Christ a souffert en silence, sans se plaindre, les accusations, les calomnies, les tourments et les opprobres les plus cruels ; je pense alors que Jésus était innocent, et ne méritait pas ce qu'on lui faisait endurer, au lieu que je suis une pécheresse, et que je devrais supporter plus de maux que ceux auxquels on me condamne.

« Lorsque je reçois mes repas, je me représente Jésus-Christ prenant les siens avec modestie et frugalité, pour travailler la gloire de son Père.

Si je mange quelque chose avec répugnance, je pense aussitôt au fiel que Jésus-Christ a goûté sur la croix, et je lui fais le sacrifice de ma sensualité.

Quand j'ai faim, ou que je n'ai pas de quoi me rassasier, je supporte ces privations en me souvenant que Jésus-Christ a jeûné quarante jours et quarante nuits et qu'il a souffert la faim et la soif pour mon amour et pour expier les intempérances des hommes.

Lorsque je suis en récréation, je me rappelle combien Jésus-Christ était doux, affable et saint en conversant avec les apôtres.

Lorsque j'entends de mauvais discours, ou que je vois commettre quelque péché, j'en demande pardon à Dieu, en me retraçant combien Jésus-Christ avait le cœur percé de douleur quand il voyait son Père offensé.

« Lorsque je pense aux péchés sans nombre qu'on commet dans le monde, combien Dieu est outragé sur la terre, j'en gémiss en soupirant, et je m'unis aux dispositions de Jésus-Christ, quand il disait à son Père : Ah ! Père saint, le monde ne vous connaît pas !

« Lorsque je vais me confesser, je me représente Jésus affligé qui pleurait mes péchés au jardin des Olives et sur la croix.

Lorsque j'assiste à la sainte Messe, j'unis mon esprit et mon cœur aux saintes intentions de Jésus, qui se sacrifie sur l'autel pour la gloire de son Père, pour l'expiation des péchés des hommes, et pour le salut de tous. Lorsque je chante ou que j'entends chanter les louanges de Dieu, je me réjouis en Dieu et je répète ce glorieux cantique, cet hymne sacré que Jésus-Christ dit avec ses apôtres après l'institution du Saint Sacrement.

« Lorsque je me dispose au sommeil, je me rappelle Jésus-Christ qui ne prenait de repos que pour consacrer ensuite de nouveau ses forces à la gloire de son Père ; ou encore je me dis à moi-même que mon lit est bien différent de la croix sur laquelle il se coucha comme un agneau, en offrant à Dieu son esprit et sa vie ; ensuite je m'endors, en prononçant dans mon cœur ces paroles de Jésus crucifié : Mon Père, je remets mon esprit et mon âme entre vos mains.

Le curé ne pouvant se lasser d'admirer tant de lumières dans une jeune et pauvre villageoise, lui dit :

« O Dorothee, que vous êtes heureuse ! Que de consolations n'avez-vous pas dans votre état !

Il est vrai, répondit-elle, que j'ai de grandes consolations dans le service de Dieu ; mais j'avoue que je ne laisse pas d'avoir des peines et des combats à soutenir.

Il faut que je me fasse une grande violence pour supporter les railleries de ceux qui se moquent de moi, et pour surmonter mes passions, qui sont très vives.

Si Dieu m'accorde des grâces, il me permet aussi que j'aie de fréquentes et fâcheuses tentations. De temps en temps, je me trouve plongée dans l'amertume, dans des sécheresses, dans des ennuis qui m'accablent.

- Que faites-vous, lui dit le curé, pour surmonter vos répugnances et vos tentations ? Dorothee lui répondit ingénument :

Lorsque je suis dans l'aridité, dans la tristesse et le dégoût, je me représente mon Sauveur délaissé et sans consolation sur la croix ; et m'unissant à lui, je dis aussitôt dans mon cœur ces paroles qu'il proféra lui-même si souvent dans le jardin des Olives : Mon père que votre volonté soit faite.

« Quand à mes tentations, lorsque je me sens quelque désir d'aller dans certaines compagnies, de me rendre aux veillées, aux danses, aux divertissements dangereux ; lorsque d'honnêtes filles m'invitent à les y accompagner, lorsque je me vois sur le point de consentir à quelque action coupable, de me donner un peu plus de liberté, je me représente aussitôt Jésus-Christ qui me dit ces paroles :

« Hé quoi ! ma fille, veux-tu donc me quitter pour te livrer au monde et à ses plaisirs ? Veux-tu me reprendre ton cœur pour le donner à la vanité et au monde ? N'y a-t-il pas déjà trop de personnes qui m'offensent ? Veux-tu te mettre de leur parti et abandonner mon service ?

Et aussitôt je lui réponds au fond de mon cœur ; « Non, mon Dieu, jamais je ne vous abandonnerai ; je vous serai fidèle jusqu'à la mort. Où irais-je, Seigneur, en vous quittant, puisque vous seul avez les paroles de la vie ? » Cette pensée me remplit dans le moment de courage et de force.

Dans les conversations que vous avez avec vos compagnes, lui l'homme de Dieu, de quoi les entretenez-vous ? Des choses, répondit Dorothee, dont j'ai pris la liberté de vous entretenir.

Je leur dis de se proposer Jésus-Christ pour modèle dans leurs actions, de se souvenir dans la prière, dans le repas, dans le travail, dans la conversation et dans les peines de la vie, comment Jésus-Christ se comportait lui-même dans ces occasions, et de s'unir à ses divines intentions.

Je leur dis que je me sers de cette sainte pratique, et que je m'en trouve bien ; qu'il n'y a rien de plus grand, de plus noble que de suivre et d'imiter un Dieu ; rien de plus doux que de servir un si bon Maître. Allez, Dorothee, lui dit son pasteur, profitez des grâces dont le Ciel vous favorise. Le Seigneur a sur vous de grands desseins de miséricorde et de prédestination.

Oh ! Qu'heureuse est une âme qui imite ainsi Jésus-Christ ! »

VI

Précieux avantages de la douceur

I – **Premier avantage** à recueillir de la douceur : la docilité

Dans presque toutes les positions sociales, nous sommes appelés à obéir, surtout pendant la jeunesse.

Pour bien remplir cette obligation, il faut l'esprit de douceur, dont le premier résultat est la docilité.

Cette dernière qualité est comme un supplément à la justesse de l'esprit, et produirait infailliblement les mêmes effets sur tous les hommes, s'ils étaient conduits par des guides éclairés ; mais quand on n'a pas cet esprit de douceur, on n'aime point à se laisser conduire.

Cette qualité serait un don précieux, quand même elle ne procurerait à l'homme que l'avantage de le rendre docile à la raison, ou à ceux auxquels il doit l'hommage de sa soumission.

L'insubordination est la première cause des grands désordres ; les plus méchants d'entre nous ne sont devenus tels, que pour avoir refusé d'entendre la voix de ceux qui voulaient les porter au bien.

On éprouve une mauvaise honte en consultant ses meilleurs amis, et l'on se fait un faux honneur de ne se gouverner que par son propre conseil.

Ce défaut paraît léger dans son principe ; mais les effets en sont terribles : il traîne à sa suite les préventions ; la bonne opinion de soi-même, l'entêtement, le faux jugement, les fausses conjectures, les fausses mesures.

On doit lui attribuer les excès de certains individus qui, s'ils avaient été dociles dès leur enfance, seraient devenus de grands hommes ; au contraire, d'autres hommes vraiment grands ne seraient peut-être jamais parvenus à cette supériorité, si l'esprit doux et docile ne leur avait d'abord obtenu la bienveillance de ceux dont le commerce féconda en eux le germe des vertus.

La modeste affabilité d'une jeune homme prévient en sa faveur ; il est accueilli dans toutes les sociétés, et quiconque l'a connu désire en faire son ami :

Les sociétés publiques ou privées lui sont ouvertes, ainsi que tous les cœurs ; mais recevra-t-on deux fois dans une maison honnête le jeune étourdi qui n'y porte qu'un esprit de contradiction, qui décide avec hauteur les questions les plus graves, interrompt les conversations avec dédain, et ne sachant rien, veut prononcer sur tout ?

Le sage ira-t-il développer les maximes de la bonne philosophie au fat qui ne veut pas l'entendre, et qui méprise sa doctrine ?

La jeunesse, qui ne croit savoir beaucoup que parce qu'elle ne sait rien, commence par rougir lorsqu'on la surprend en faute :

Si cette honte venait du regret de son erreur, ce serait une espèce de réparation de la faute commise ; mais le plus souvent elle ne vient que de ce fonds d'orgueil qui lui a fait négliger des conseils dont le secours lui eût évité des chutes qu'elle n'avait pas prévues.

Le sincère ami de la sagesse ne rougit jamais de consulter les autres ; quelquefois des gens fort habiles prendront conseil de personnes d'un esprit inférieur, mais capables de réflexions judicieuses qui peuvent échapper à ceux qui sont les plus éclairés.

De ces vérités, il est naturel de conclure qu'à tout âge, en tout état, dans toutes les situations possibles, on peut retirer un grand fruit de la docilité.

Choisir un bon guide, c'est un trait de prudence ; savoir suivre un conseil, c'est souvent le principe des grands succès.

Il faut consulter ses amis, pour n'être pas la dupe de ses ennemis ; et la force qui n'a point un mentor pour soutien, se détruit elle-même.

II – Deuxième avantage de la douceur : elle donne à l'homme un grand pouvoir sur ses passions, sur ses semblables et sur Dieu.

Vous lirez sans doute avec satisfaction ce tableau des premiers fruits de la douceur ; mais elle a d'autres résultats d'un grand intérêt que je soumettrai à vos réflexions.

Quel affreux état que celui de l'homme esclave de ses penchants déréglés, de ses habitudes criminelles ; Faites intervenir la douceur, bientôt ses liens seront brisés, et une grande liberté glorieuse va succéder au plus honteux esclavage.

La mansuétude chrétienne est un moyen puissant de réprimer nos passions, d'arrêter leur dangereuse effervescence, de les assujettir à l'ordre, puisqu'elle procède de la mortification de ces ennemis domestiques.

Elle nous apprend à régner sur nous-mêmes, elle nous enseigne l'art si difficile de régner sur les autres.

Qu'ils se révoltent et nous attaquent avec une extrême fureur, d'un seul mot nous les fléchissons ; et cette parole victorieuse contre l'emportement, c'est celle que fait entendre le langage de la douceur.

Cette vertu, puissante sur moi-même et sur les autres, est un moyen infaillible de calmer la juste indignation du Très-Haut contre son ingrate créature.

Accablé sous le poids de longues iniquités, mais poursuivi par des remords déchirants, je ne me jetterai point en vain dans les bras de mon Père céleste, si je suis doué de la douceur ; elle me garantit mon pardon.

Il m'est annoncé par la Vérité même, et le Seigneur me dit : « Je me servirai à ton égard de la même mesure dont tu te seras servi à l'égard de tes frères, sur Dieu même.

Elle nous rend maîtres de toutes nos affections ; la Sagesse divine nous prédit que nous posséderons nos âmes dans notre patience (Luc, 21).

Elle nous assujettit le cœur de tous les hommes, et la conquête en est aussi assurée que facile ; ils se donnent volontiers à celui qui a obtenu leur confiance.

Quand on est aimé, on veut aimer de même : celui qui désire s'attacher va au-devant des liens qui doivent le fixer pour le rendre heureux, et aucun sacrifice ne semble trop coûteux au chrétien doux, pour cimenter cette affection réciproque.

C'est ainsi que l'homme doux commande à ses frères ; mais quelle ne sera pas notre admiration en le voyant commander à Dieu même ! Incomparable conquête !

Quelle étendue donner à la jouissance de celui qui a su conquérir le cœur de son Dieu, et en faire, pour ainsi dire, son propre domaine !

O Moïse ! O David ! Vous soumîtes le cœur de votre Dieu ! Aussi vous a-t-il proclamés bienheureux, vous, et tous ceux qui, dans la suite des âges, seraient vos imitateurs : *Beati mites*.

III – Troisième avantage de la douceur : elle est préférable au zèle.

Nous n'avons pas tout dit sur la douceur, en exprimant la beauté, l'étendue et la force de son empire.

Le zèle dans les apôtres, dans leurs successeurs, dans le simple fidèle, est bien puissant pour subjuguier les âmes les plus indociles, et pour les amener à une parfaite conversion : l'univers entier atteste ses conquêtes.

Cependant, il faut le dire, nos annales sacrées à la main, quelque impression que ce beau zèle produise sur l'âme des pécheurs, la douceur en convertit un plus grand nombre.

Combien a-t-elle subjugué de cœurs qui avaient résisté aux efforts du zèle ?

Celui du Sauveur effraya les profanateurs du temple : mais hélas ! Il n'est point dit qu'il les changea ; il les punit sans les convertir : au contraire, les hommes les plus endurcis dans le crime, ces publicains d'une rapacité honteuse ; la pécheresse de Jérusalem, la courtisane devenue subitement une sainte amante du Sauveur, ne purent se défendre des charmes de son inimitable douceur ;

La Samaritaine, objet honteux de scandales, et qui, jusqu'alors avait bravé l'infamie, rejeta-t-elle la grâce qui lui fut offerte avec une compatissante mansuétude ?

L'apôtre parjure resta-t-il insensible au regard éloquent que lui réservait la patience du divin Agneau ?

Ah ! Comment se refuser d'aimer un Dieu Sauveur qui, loin de rendre le mal pour le mal, ne dit pas une parole aigre, ne défend pas même la vérité avec chaleur, abandonne ses droits pour éviter les contestations, aime mieux perdre la vie que de s'éloigner des voies de la douceur, ne répond aux injures que par de bons offices, et ne se venge de ses bourreaux qu'en demandant grâce pour eux, et qu'en versant sur eux ses bénédictions ?

IV – Quatrième avantage de la douceur : son heureuse influence sur toutes les autres vertus, dans nos souffrances personnelles et dans celles du prochain.

Irais-je trop loin, en répétant ce que j'ai déjà avancé, que la douceur est une vertu qui renferme, ou qui suppose presque toutes les autres vertus ?

Il n'y aurait pas d'exagération dans cette assertion, et je resterais au-dessous de la vérité, en ne lui accordant que de l'influence sur les différentes qualités qui forment le vrai chrétien. Elle les règle, les modère ou les anime.

Combien de fois, sans elle, les vertus seraient exposées à être exagérées, à se conformer même aux vœux des passions !

Sans elle, le zèle devient amertume, l'ardeur n'est qu'impétuosité ; la justice se change en rigueur ; l'usage de l'autorité, en domination.

Sans elle, les vertus dégénèrent souvent en vices ; mais telle qu'une souveraine toujours bienfaisante, la douceur établit sur elles son empire, mesurant les entreprises de la force, modérant la sévérité de la justice, corrigeant les excès ou les aigreurs du zèle ; elle a seule le don d'embellir les vertus, ou plutôt de les revêtir de son propre éclat : elle n'est pas tant une vertu particulière, que l'ornement de toutes les vertus.

Il est étonnant qu'ayant à traiter chaque jour avec toutes sortes de caractères, nous espérons pouvoir nous les concilier autrement que par la douceur.

Nous devrions comprendre que tout autre moyen ne servirait souvent qu'à les éloigner, et qu'à les aigrir contre nous.

On peut être assuré que par la douceur on gagnera leur confiance et leur affection.

Les cœurs aliénés, elle nous les ramènera ; les esprits aigris, elle les adoucira ; les hommes violents elle les calmera ; les esprits difficiles, elle les ménagera.

Ne calomniez donc plus la douceur ; reconnaissez-la pour être aussi utile qu'elle est aimable.

FIN